

## Le Royaume de la grande montagne, la «Zomia» ou la périphérie de L'Asie du Sud – Est continentale

James C.Scott

L'un des plus grands espaces encore non, étatique, sinon le plus grand, est cette vaste étendue de hautes terres que l'on a appelé *massif* du sud est asiatique, et plus récemment la Zomia. Cet immense espace montagneux situé à la périphérie de l'Asie du Sud-Est continentale, de la Chine, de l'Inde et du Bangladesh s'étend sur environ 2, 5 millions de kilomètres carrés - un territoire ayant à peu près la superficie de l'Europe.



© Southeast Asian Hill Tribes and the Opium Trade – The Historical and Social-Economic Background of the Marginalisation of Minorities Using the Example of Thailand, de Lukas Husa

Jean Michaud, l'un des premiers chercheurs à avoir identifié le massif et ses populations comme un sujet d'étude à part entière, a délimité son étendue : « Du nord au sud, il comprend le sud et l'ouest du Sichuan, la totalité du Guizhou et du Yunnan, l'ouest et le nord du Guangxi, l'ouest du Guangdong, la majeure partie du nord de la Birmanie, ainsi qu'un parie adjacente de l'extrême nord de l'Inde, le nord et l'ouest de la Thaïlande, la quasi totalité du Laos au dessus de la vallée du Mékong, le nord et le centre du Vietnam le long de la cordillère d'Annam, et les franges nord et est du Cambodge ».

Des calculs approximatifs estimeraient les populations minoritaires de la Zomia à environ 80 à 100 millions de personnes. Ses populations sont fragmentées en centaines d'identités ethniques et au moins cinq familles linguistiques qui défient toute classification simple.

Située à des altitudes allant de 200 ou 300 mètres au dessus du niveau de la mer à 4000 mètres, la Zomia pourrait être considérée comme des Appalaches du Sud-Est asiatique, si ce n'est qu'elle traverse huit États – nations. S'il fallait procéder par analogie, il serait plus convaincant de la comparer à la Suisse – un royaume montagneux situé à la périphérie de l'Allemagne, de la France et de l'Italie, et qui est lui même devenu un État – nation. Pour emprunter à Ernest Gellner une expression heureuse qu'il utilisa en travaillant sur les Berbères des montagnes du Haut Atlas, cette immense zone montagneuse pourrait être envisagée comme une « envahissante Suisse sans pendules à coucou ». Sans être une nation montagneuse pour autant, cette ceinture de hautes terres se situe à la périphérie des principaux centres de population des nations qu'elle traverse. La Zomia est marginale à presque tous égards. Elle se situe à grande distance des principaux centres d'activités économiques ; elle est à cheval sur une zone de contact entre huit États-nations et différentes traditions et cosmologies religieuses.

Une recherche organisée historiquement autour des États classique et de leurs cœurs culturels et, plus récemment, autour de l'État – nation est singulièrement mal équipée pour l'examiner en l'envisageant comme une totalité à part entière cette ceinture de hautes terres. Willem van Schendel fait partie des quelques pionniers ayant avancé l'idée que ces « éclats » cumulatifs d'États - nation méritent d'être considérés comme une région distincte. Il est allé jusqu'à lui donner un nom : Zomia, qui signifie « gens des montagne », un terme commun à plusieurs langues tibéto-birmanes parlées dans la zone frontalière entre l'Inde, le Bangladesh et la Birmanie. Plus précisément, *Zo* est un terme relationnel

qui signifie « retiré » et qui évoque le fait de vivre dans les collines, et *Mi* signifie « peuple ». Comme c'est le cas partout ailleurs en Asie du Sud-Est, les termes *Mi-zo* ou *Zo-mi* désignaient une population vivant retirée dans les collines, faisant ainsi se recouper définition ethnique et définition géographique. Bien que van Schendel, ait proposé une extension audacieuse des limites de la Zomia jusqu'à l'Afghanistan et au-delà, je réserverai l'usage que je fais de ce terme aux régions montagneuses s'étendant, à partir des collines Naga et Mizo au nord de l'Inde, et des étendues vallonnées de Chittagong au Bangladesh.

La Zomia, à première vue, ne saurait prétendre au statut de région spécifique. Pour qu'une zone géographique puisse être qualifiée de région, elle doit réunir des caractéristiques culturelles importantes la distinguant des zones adjacentes. C'est ainsi que Fernand Braudel fut en mesure de démontrer que les sociétés côtières de la Méditerranée constituaient une région en raison de leurs relations culturelles et commerciales soutenues et anciennes. En dépit des abîmes politiques et religieux séparant par exemple Venise et Istanbul, ces dernières étaient parties intégrantes d'un monde d'échanges et d'influences mutuelles reconnaissables. Antony Reid a fourni une démonstration similaire, et à bien des égards plus percutante, à propos du littoral du plateau de Sunda en Asie du Sud-Est maritime, où le commerce et les migrations étaient plus aisés qu'en Méditerranée. Le principe présidant à toute formation d'une région dans le monde prémoderne est le suivant : l'eau, particulièrement si elle est calme, fait se rejoindre les populations, alors que les montagnes, particulièrement si elles sont hautes et accidentées, les séparent. En 1740, naviguer de Southampton jusqu'au cap de Bonne-Espérance ne prenait pas plus de temps qu'effectuer le trajet Londres-Édimbourg en diligence. Vue sous cet angle, la très accidentée Zomia pourrait apparaître comme une région « négative », la variété, plus que l'uniformité, est sa marque de fabrique : en l'espace d'une centaine de kilomètres, on peut trouver dans les collines plus de diversité culturelle - concernant les langues, les codes vestimentaires, l'implantation, l'identification ethnique, l'activité économique et les pratiques religieuses - qu'on en trouvera jamais dans les vallées des basses terres. La Zomia pourrait ne pas atteindre la prodigieuse diversité culturelle de la Nouvelle-Guinée, qui est profondément éclatée, mais sa mosaïque ethnique et linguistique complexe a constitué une énigme déroutante pour les ethnographes et les historiens, sans parler des prétendus gouvernants. Les recherches menées sur la région ont été aussi fragmentées et isolées que semblait l'être le terrain lui-même.

J'avancerai non seulement que la Zomia peut légitimement prétendre au statut de région au sens fort du terme, mais aussi qu'il est impossible de comprendre de manière satisfaisante les États des vallées sans comprendre le rôle central joué par la Zomia dans leur formation et leur effondrement. Le rapport ou la co-évolution des collines et des vallées, comme les espaces antagoniques mais profondément reliés, est, je crois le point de départ essentiel permettant de comprendre le changement historique de l'Asie du Sud-Est.

La majeure partie des caractéristiques communes des collines en terme d'espaces physiques et sociaux les distingue très nettement des centres plus peuplés des basses terres. La population des collines est bien plus dispersée et diverse du point de vue culturel que celle des vallées. Tout se passe comme ci la difficulté du terrain et l'isolement relatif avait encouragé au cours des siècles, une sorte de « spéciation » des langues, des dialectes, des codes vestimentaires et des pratiques culturelles.

La relative disponibilité des ressources forestières et une terre dégagée - bien qu'escarpée - ont également permis des pratiques de subsistance bien plus diverses que dans les vallées, où prévôt la plupart du temps la riziculture irriguée. L'agriculture sur abbatris - brûlis, qui nécessite plus de terres et qui impose de défricher de nouveaux champs et de déplacer occasionnellement les sites d'exploitation, est bien plus habituelle dans les collines.

En règle générale, la structure sociale dans les collines est à la fois plus flexible et plus égalitaire que dans les sociétés des vallées hiérarchiques et codifiées. Les identités hybrides, le mouvement et la fluidité sociale qui caractérisent de nombreuses sociétés frontalières sont chose communes. Les premiers fonctionnaires coloniaux, dressant un inventaire de leurs nouvelles possessions dans les collines, étaient désarçonnés de rencontrer des hameaux regroupant plusieurs « populations » vivant côte à côte : des gens des collines qui parlaient trois ou quatre langues, ainsi que des individus comme des groupes, dont l'identité ethnique avait muté, parfois en l'espace d'une seule génération. Aspirant à une précision linéenne dans la classification des populations et de la flore, les administrateurs coloniaux étaient constamment frustrés par les flux déconcertant des populations qui refusaient de rester en place. Un principe de localisation conférait cependant un certain ordre à cette apparente anarchie identitaire : sa relation à l'altitude. Comme Edmund Leach le suggéra à l'origine, lorsque l'on observe la Zomia depuis non pas une montgolfière, à haute altitude, mais plutôt à l'horizontale, par coupes latérales à travers la topographie, un certain ordre émerge. Dans chaque paysage donné des groupes s'implantèrent souvent à une altitude précise afin d'exploiter les possibilités agro-économiques de cette niche spécifique. Les Hmong, par exemple, ont eu tenace à s'implanter à très hautes altitudes (entre 1000 et 1800 mètres) et à cultiver le maïs, l'opium et le millet, qui s'épanouissaient à ces hauteurs. Si, vu depuis une montgolfière à haute altitude ou sur une carte, ils s'apparentent à des petites tâches dispersées au hasard, c'est

parce qu'ils occupaient les sommets des montagnes, et laissent les pentes situées à mi-hauteur ainsi que les vallées intermédiaires à d'autres groupes.

La spécialisation en fonction de l'altitude et des niches dans les collines, conduit à la dispersion. Pourtant les voyages sur de longues distances, les alliances matrimoniales, les formes de subsistances similaires et la continuité culturelle aident à renforcer des identités cohérentes sur des distances considérables. Les « Akha », le long de la frontière entre le Yunnan et la Thaïlande, et les « Hani », installés en amont du fleuve Rouge, au nord du Vietnam, partagent manifestement la même culture, bien que plus d'un millier de kilomètres les séparent. Ces deux peuples, de façon typique, ont plus de choses en commun qu'ils n'en ont respectivement l'un et l'autre avec les populations des vallées habitant à seulement cinquante ou soixante kilomètres d'eux. Ce qui fait de la Zomia une région ne réside pas tant dans une unité politique, qui lui fait cruellement défaut, mais dans des formes comparables de divers types d'agriculture collinéenne, dans la dispersion et la mobilité, et dans un égalitarisme brouillon incluant – cela n'est pas accessoire – un statut relativement plus élevé pour les femmes que dans les vallées.

La localisation de la Zomia, aux frontières des centres étatiques des basses terres, a contribué à son isolement relatif et à l'autonomie que favorise un tel isolement. Le fait qu'elle s'étende à travers des frontières étatiques où diverses souverainetés rivales viennent buter les unes contre les autres a fourni à ses populations certains atouts en matière de trafic, de contrebande, de production d'opium, ainsi que ces « petits pouvoirs frontaliers » qui permettent de négocier un acte de quasi-indépendance fragile et toujours susceptible d'être remis en cause.

Un tableau politique plus puissant et, je crois, plus pertinent, montre que les populations des collines de la Zomia ont activement résisté à l'incorporation au sein de la structure de l'État classique, de l'État colonial et de l'État –nation indépendant. Au-delà du simple fait de tirer parti de son isolement géographique par rapport aux centres du pouvoir étatique, une bonne partie de la Zomia a « résisté aux projets de construction nationale et de formation étatique des États dont elle relevait ». Cette résistance devint particulièrement manifeste après la création d'États indépendants au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, lorsque la Zomia devint le théâtre de mouvements sécessionnistes, de lutte pour la défense des droits des indigènes, de rébellions millénaristes, de campagnes régionalistes et d'opposition armée aux États des basses terres. Mais cette résistance a des racines plus profondes. À l'époque précoloniale, la résistance peut être déjà repérée dans le refus des configurations imposées par les basses terres et dans la fuite de cultivateurs des basses terres cherchant refuge dans les collines.

Au cours de l'ère coloniale, l'autonomie des collines fut, politiquement et culturellement garantie par les Européens, pour qui une zone montagneuse administrée séparément constituait un atout de poids contre la majorité des basses terres qui nourrissaient un grand ressentiment contre la domination coloniale. Un effet de cette politique classique du diviser-pour-mieux-régner est que les peuples des collines, à quelques exceptions près, jouèrent généralement un rôle très mineur, où ne jouèrent absolument aucun rôle – ou un rôle antagoniste dans les mouvements anticolonialistes. Ils n'occupèrent au mieux qu'une place marginale dans le récit nationaliste ou – au pire furent considérés comme une cinquième colonne menaçant cette indépendance. C'est en partie pour de telles raisons que les États des basses terres postcoloniaux ont cherché à exercer pleinement leur autorité dans les collines, par l'occupation militaire des campagnes contre l'agriculture itinérante, des implantations forcées, le soutien à la migration de cultivateurs des basses terres vers les collines, des efforts en matière de conversion religieuse, la construction de routes, de ponts et de lignes téléphoniques synonymes de conquête de l'espace géographique, et par des schémas de développement appliquant aux collines l'administration gouvernementale et les styles de cultures en vigueur dans les basses terres. Les collines ne sont cependant pas simplement un espace de résistance politique : elles sont une zone de refus culturel. S'il ne s'agissait que d'une question d'autorité politique, les sociétés des collines, pourrions-nous penser, ressembleraient à celles des vallées sur le plan culturel, exception faite de l'altitude et de la dispersion des implantations que favorise le terrain. Or, sur les plans culturels, religieux et linguistiques, les populations des collines ne ressemblent généralement pas aux centres des vallées. On a pu affirmer que cet « abîme culturel » entre les montagnes et les plaines avait également été une constante historique en Europe jusque très récemment, Fernand Braudel reconnaissait l'autonomie politique des montagnes lorsqu'il citait en l'approuvant le Baron de Tott, qui affirmait que « les lieux les plus escarpés ont toujours été l'asile de la liberté ». Mais il allait plus loin encore en affirmant l'existence d'un gouffre culturel infranchissable entre les plaines et les montagnes :

*« La montagne est généralement un monde à l'écart des civilisations, création des villes et des basses terres. Son histoire c'est de n'en point avoir, de rester en marge, assez régulièrement des grands courants civilisateurs qui passent avec lenteur cependant. Capables de s'étaler loin en surface, à l'horizontale, ils se révèlent impuissants dans le sens vertical, devant un obstacle de quelques centaines de mètres ».*

Braudel se contentait ici de reprendre une idée bien plus ancienne à laquelle le grand philosophe arabe du XIV<sup>ème</sup> siècle Ibn Khaldun avait pleinement souscrit en relevant que « *les Arabes ne peuvent gagner le contrôle que d'un territoire plat* » et ne poursuivent pas les tribus qui se cachent dans les montagnes.

Les chercheurs travaillant sur l'Asie du sud-Est n'ont pas cessé d'être frappés par les limites sévères que le terrain - particulièrement l'altitude - a imposées à l'influence culturelle ou politique. Paul Mus, écrivant sur le Vietnam, notait au sujet de la propagation du Vietnamiens et de leur culture que « cette aventure ethnique s'arrêta au pied des contreforts du haut pays ». Owen Lattimore, plus connu pour ses études consacrées à la frontière nord de la Chine, remarquait également que les civilisations indienne et chinoise, comme celles citées par Braudel, voyageaient facilement à travers les plaines mais s'essouffaient vite lorsqu'elles rencontraient des collines accidentées : « *Sous l'influence des anciennes hautes civilisations, ce type de stratification se déploie bien au-delà de la Chine elle-même, dans la péninsule indochinoise, en Thaïlande et en Birmanie, et se diffuse à basse altitude, là où l'on trouve une agriculture concentrée et des grands villes, mais pas aux altitudes plus élevées* ».

Bien que la Zomia soit exceptionnellement diverse sur le plan linguistique, les langues parlées dans les collines sont généralement distinctes de celles des plaines. Les structures de parenté, au moins sur le plan formel, distinguent aussi les collines des basses terres. C'est ce qu'Edmund Leach avait à l'esprit lorsqu'il affirmait que les sociétés des collines avaient pour caractéristique de suivre un « modèle chinois » alors que celles des basses terres suivaient un modèle « indien » ou « sanskrit ».

Les populations collinéennes ont tendance à être animistes - ou au XX<sup>ème</sup> siècle chrétiennes - contrairement aux populations des basses terres et à leur « grande tradition » de religion du salut (bouddhisme et islam en particulier). Là où, comme cela se produit à l'occasion, elles en viennent à embrasser la « religion mondiale » de leur voisins des vallées, elles ont toutes les chances de le faire avec un degré d'hétérodoxie et une faveur millénariste davantage perçus comme menaçants que rassurants par les élites des vallées. Les sociétés des collines produisent un surplus mais n'utilisent pas ce surplus pour soutenir des rois ou des religieux. L'absence d'institution religieuses et politiques conséquentes et permanentes, susceptibles d'absorber ce surplus, aboutit à une pyramide sociologique qui s'avère plutôt plate et localisée quand on la compare à celle des vallées. Si les distinctions de statut et de fortune abondent dans les collines comme dans les vallées, dans ces dernières, elles tendent à être supralocales et durables, alors que dans les collines, elles s'avèrent à la fois instables et géographiquement limitées.

Une telle caractérisation interdit de prendre la mesure de variations importantes pouvant s'observer dans la structure politique des sociétés des collines. La variation n'est en rien simplement fonction de l'« ethnicité », bien que certains peuples des collines, comme les Lahu, les Khmu et les Akha, semblent fortement égalitaires et décentralisés. Il est cependant tout aussi habituel que des groupes mettent en défi de telles généralisations. Chez les Karènes, les Kachin, les Chin, les Hmong, les Yao/Mien et les Wa par exemple, il semble y avoir à la fois des sous-groupes relativement hiérarchiques et des sous-groupes relativement décentralisés et égalitaires. Mais ce qui est le plus frappant et le plus important, c'est que le degré de hiérarchie et de centralisation n'est pas constant sur le long terme. La variation, pour autant que je la comprenne, dépend largement d'une sorte de formation étatique « imitative » qui prends soit la forme d'une espèce d'alliance de guerre à court terme, soit d'un « capitalisme de butin » dédié au trafic d'esclaves et à l'extorsion de tributs aux communautés des basses terres. La relation de dépendance parfois constatée entre groupes de collines et royaumes des vallées - relation qui n'implique pas forcément une incorporation politique ni nécessairement une infériorité politique - pourrait être un moyen, pour les peuples des collines, de s'assurer du contrôle d'une route commerciale lucrative ou de l'accès privilégié à des marchés de valeur. À quelques très rares exceptions près, leurs structures politiques sont imitatives : alors que ces dernières peuvent adopter les signes extérieurs et la rhétorique de la monarchie, elles n'en ont pas la substance ; les populations ne sont pas soumises aux paiements de taxes ni directement contrôlés, et ces formations politiques ne disposent pas d'une armée permanente. Les entités politiques des collines sont, presque invariablement, des systèmes somptuaires redistributifs concurrents qui ne doivent leur pérennité qu'aux bénéfices qu'il sont en mesure de dégager. Lorsqu'elles semblent à l'occasion être relativement centralisées, elles ressemblent à ce que Barfield a appelé les « empires de l'ombre » des bergers nomades : une périphérie prédatrice destinée à monopoliser les atouts en terme de commerce et d'extorsion aux marges de l'Empire. Elles sont également, et de façon typique, parasites : lorsque les empires qui les hébergent s'effondrent, elles s'effondrent aussi.

#### Source

**Scott James C.**, 2013, Le Royaume de la grande montagne, la «Zomia» ou la périphérie de l'Asie du Sud - Est continentale in *Zomia ou l'art de ne pas être gouverné*, 36-46 pp. Seuil Édition.

